Tribune républicaine

JAURES … au secours !

\_\_\_\_\_\_\_\_

Depuis un mois, les congrès politiques se succèdent et le bonheur ne revient pas sur la terre. Le parti radical-socialiste, le parti socialiste des durs, et, celui des mous, tous, ont tenu de solennelles assises et leurs efforts qui tendaient jadis à amener un rapprochement entre radicaux et socialistes, aboutissent par la divergence des efforts, et les contradictions des programmes, à creuser un peu plus chaque jour davantage le fossé qui les sépare. A quoi sert d'élaborer des programmes sensationnels à une époque de crise où il faut improviser chaque jour des solutions nouvelles, fugitives et temporaires comme l'état d'une société en perpétuel état de mue. Le mal n'est pas circonscrit aux limites de notre territoire. Il est général et tous les peuples sont logés à la même enseigne que la France.

Le socialisme, s'il continue à s'orienter vers le communisme et vers Moscou, va devenir pour les partis voisins, socialistes français, socialistes nuance Jaurès, et radicaux-socialistes, une île escarpée et sans bords, où il deviendra impossible d'accoster. Le parlementarisme est pour nous un principe intangible qu'on ne saurait remplacer par le nihilisme et par la férocité de l'espèce humaine revenue aux âges où les hommes à la face de bête vivaient de rapines et s'entr'égorgeaient. Si c'est là le paradis qu'on nous offre, on peut prendre un billet pour Moscou, un billet d'aller sans retour.

Mais le parti socialiste est divisé, plus divisé même que le parti radical, qui souffre, mais ne se désagrège pas. Une ou deux hirondelles ne font pas le printemps. Quelques dissidents radicaux, une pincée, ne sauraient créer un schisme parmi nous. Oui, les socialistes sont divisés. Ils ne découvrent pas dans la nuit profonde qui nous enveloppe le chemin miraculeux qui les conduira au port, et, incertains, ils en sont réduits à tenir le large et à louvoyer et à croiser en vue du port. Qu'ils songent bien qu'ils ne remplaceront pas la vertu efficace et agissante de l'union qui seule peut conduire les partis de gauche coalisés à la défense et à l'action républicaines... c'est-à-dire au salut !

Pour gouverner, les radicaux sont condamnés à rechercher une majorité à gauche ou à droite. Les radicaux ne veulent pas aller à droite et leurs efforts sont impuissants à constituer une majorité de gauche dont les socialistes ne veulent à aucun prix. Ne pouvant vivre pleinement une vie de pensée et d'action, on vivote et on a recours à un gouvernement de trêve. C'est le parti de l'ataraxie. Si cela continue, on en verra de toutes les couleurs : décrets-lois**, submersion de la laïcité**, diminution des salaires ouvriers au profit de l'oligarchie industrielle et financière. Nous ne sommes pas au bout de nos maux. Ne pouvant plus m'entendre avec les vivants, je consulte les morts. Ceux-là me répondent et rendent l'oracle favorable attendu.

**Ecoutons Jaurès !**

Que les militants socialistes *lisent* et *relisent* attentivement *ce jugement d'outre-tombe dont chaque mot mérite d'être pesé et retenu,* (Pierre Lerouge).

*-------------------*

**Le Parti Socialiste**

\_\_\_\_\_

«  …Mais comment ces grands résultats auraient-ils pu être obtenus si le parti socialiste, dans le Parlement, ne les avait pas préparés ? C'est à la lumière de cette victoire qu'il faut juger notre action. Oui, je sais que, bien souvent, nous avons dû faire violence aux impatiences, aux justes griefs de la classe ouvrière. Je sais que, bien souvent, nous avons dû, dans les complications de la lutte quotidienne, émettre des votes qui allaient à contre-sens de l'instinct immédiat du prolétariat. Plus d'une fois, nous lui avons demandé, nous lui avons, si j'ose dire, imposé, non pas un sacrifice de fond, mais l'apparence, au moins, d'un sacrifice. Mais je le demande à tous les militants de bonne foi, à tous ceux qui viennent de traverser l'épreuve de la grande lutte d'où la République et le socialisme sortent victorieux.

Croient-ils que la bataille aurait pu s'engager dans des conditions aussi favorables, si nous avions vécu au jour le jour, si nos pensées, nos paroles, et nos votes avaient été à la merci de tous les incidents, si nous n'avions pas assumé, parfois, la responsabilité de heurter le prolétariat même, pour maintenir l'unité nécessaire du mouvement démocratique ? Aussi bien, il ne tardait pas à le reconnaître, et jamais son jugement d'ensemble sur la politique socialiste ne s'est égaré. Supposez un moment que, sous le coup d'événements douloureux, et sans mesurer du regard toute l'étendue du champ de bataille, nous ayons désorganisé la majorité républicaine et renversé le gouvernement qui en était le centre. Le bloc républicain, étant brisé à la Chambre, tombait en poussière dans le pays. Des ministres perfides, et dont la demi-trahison eût été plus funeste que l'entière félonie, auraient secondé un cléricalisme sournois, déguisé en libéralisme, un nationalisme hypocrite formulé en pseudo-radicalisme et en patriotisme révolutionnaire. Ils auraient enveloppé, dans cette équivoque, les habiles et les faibles ; et cette majorité inconsistante et amorphe aurait livré la République aux entreprises de l'ennemi. Entre les socialistes, isolés dans leur intransigeance, et les radicaux déconcertés, aucune action commune n'aurait été possible devant le Suffrage Universel ; la démocratie radicale, coupée de toute communication avec le prolétariat socialiste, et ne pouvant plus s'appuyer à gauche, aurait, par un instinct naturel de conservation et par un jeu inévitable d'équilibre, cherché à droite son point d'appui, et c'est toujours sous cette forme ambiguë de nationalisme démocratique et de cléricalisme libéral que se serait faite la conjonction de la gauche radicale et du centre. Le pays républicain, découragé et dupé, revenait à une politique équivoque et vaseuse.

Les énergies prolétariennes, séparées de l'ensemble de la démocratie, se seraient exaspérées en pure perte. Les forces radicales, refoulées par l'intransigeance socialiste, n'auraient trouvé d'issues que vers la droite. Le socialisme aurait été comme un torrent s'engouffrant dans le vide ; le radicalisme aurait été comme un marais à peu près immobile, ou même incliné d'une pente insensible et fatale vers la réaction. Voilà l'immense péril que nous avons évité ; et si parfois nous avons consenti à la discipline et à l'union des partis de gauche des sacrifices que plusieurs de nos amis ont jugés excessifs, l'efficacité sans doute et la légitimité leur en apparaissent à cette heure. Il serait trop commode d'accepter les bénéfices d'une politique et d'en répudier les charges et c'est par une vue d'ensemble, c'est par un bilan total qu'une politique veut être jugée.

Demain, les difficultés n'auront pas disparu et nous serons encore aux prises avec le plus redoutable problème. Cette grande et commune victoire républicaine, à laquelle les socialistes ont si fermement contribué par leur action, et dont ils ont recueilli une si large part, il faut lui faire porter tous ses fruits. Il faut qu'elle aboutisse, sans délai, à **la définitive émancipation de l'Etat, délivré de toute influence d'Eglise, à l'organisation efficace d'un enseignement rationnel, à la séparation des Eglises et de l'Etat**, et aussi à toute une série de grandes réformes fiscales et sociales, allant de l'impôt sur le revenu aux retraites ouvrières et aux applications les plus prochaines du socialisme municipal. Orienter à gauche cette victoire, sans rompre l'union nécessaire de la démocratie, aimanter de socialisme les forces républicaines, pour qu'elles cèdent volontiers à l'attraction de notre idéal invincible, voilà la tâche délicate et grande des jours qui vont venir.

Déjà, le modérantisme et la réaction essaient d'éveiller les ombrages du parti radical, et de lui persuader qu'il sera dupe. Détestable et méprisable tactique. Les radicaux ne seraient dupes que si le socialisme cherchait à les dominer par de louches combinaisons, par des coalitions ambiguës et haineuses avec la réaction, vêtue de démagogie. Mais nous luttons toujours contre la réaction. Nous dénonçons et nous détestons la démagogie. Les radicaux pourraient se plaindre si nous faisions obstacle, par une politique de surenchère, à la réalisation des réformes immédiatement possibles. Mais ce n'est pas de nous que viennent les surenchères ; toujours, au contraire, nous aidons loyalement le radicalisme à accomplir son programme, et puisque c'est lui qui est au pouvoir, c'est lui qui a, dans une large mesure, le bénéfice de cette action. Et si la République, par une magnifique et irrésistible croissance, se développe en socialisme, si le prolétariat ouvrier et paysan lève son regard et sa pensée vers la grande lumière de justice et d'espérance qui emplit l'horizon, s'il s'organise pour transformer la propriété et libérer le travail, s'il prétend réaliser la République dans l'atelier comme dans la cité, ceux qui s'y opposeraient entreraient en lutte contre la démocratie elle-même, contre la logique de la République et contre la force de l'histoire. Et le radicalisme, qui se réclame de la démocratie, se renierait lui-même et se frapperait à mort s'il contrariait la nécessaire évolution de la démocratie. Les bons apôtres, qui tentent de l'amener par la défiance, la jalousie et le soupçon aux bouderies et aux ruptures, l'invitent tout simplement au suicide. »

*Jean JAURÈS (L'Humanité du 11 mai 1904)*

**D’après Le Citoyen du 31 mai 1934**

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_